

Souvenirs de la première année d'école de la fille du pêcheur

Dans le petit port de pêche de Bou-Haroun, où je suis née, il y avait deux écoles et cinq classes. La plupart de mes camarades étaient tout comme moi des enfants de travailleurs, hommes et femmes analphabètes, le plus souvent, peu ou pas familiers de la langue française, migrants de l'intérieur, originaires des confins montagneux où la colonisation les avait relégué, et de l'extérieur, venus des bords de Méditerranée peupler l'Algérie française. Je n'ai pas souvenir qu'il y ait eu une bibliothèque, ni même un cinéma.

En septembre 1948, j'avais sept ans depuis peu. J'étais encore enfant unique. Quelque chose se tramait qui allait bousculer mon destin de fille de pêcheur, pauvre, indigène de surcroît. C'est ce que laissaient entendre mes parents. Mon père affirmait même que j'étais née sous une bonne étoile, pour avoir cette chance, d'aller apprendre à lire et à écrire. Je ne sais plus comment j'ai pris la chose. Je m'ennuyais beaucoup ; une nouveauté dans la monotonie de l'ordinaire des jours n'a pu que me ravir.

Je suis arrivée au C.P. quelques jours après la rentrée des classes, le temps, pour Mademoiselle Fuchs institutrice et directrice d'école, de s'assurer de la vacance d'une place que je puisse occuper.

Ma grand-mère travaillait à son service. Elle savait tout faire, ne mesurait jamais sa peine. De plus, elle parlait le *vrai* Français, celui des aristocrates de Haute Loire, les Dufaure de Citres, chez lesquels elle avait été placée depuis l'âge de sept ans, alors que ses congénères n'entendaient rien à cette langue et que les pieds noirs de l'endroit s'exprimaient en pataouète, une sorte de français métis et cabossé. Selon ma grand-mère, c'est ce qui a séduit et attendrit, celle dont on disait qu'elle était vieille fille ; qui l'a rendue sensible à sa requête : me faire une place dans son l'école.

Dans *Le fils du pauvre*, Mouloud Feraoun écrit : « *Je me souviens comme si cela datait d'hier, de mon entrée à l'école* ». J'ai beau fouiller dans mes souvenirs, je ne peux pas en dire autant. Ce dont je peux témoigner, c'est d'un climat, celui de l'ordre et du silence, d'un conditionnement quasi religieux au respect d'une discipline, sans l'observation de laquelle rien de ce qui nous était promis ne pourrait advenir. C'est en rangs et bouches cousues que nous pénétrions dans le sanctuaire, regagnions nos places sans rompre le silence, sauf au moment où nous serions interrogés.

Durant l'été suivant cette première année scolaire, le facteur m'a remis un courrier venant de la « Métropole ». C'est Mademoiselle Fuchs qui m'envoyait une carte postale du lieu où elle

séjournait en vacances. L'image représente un moulin au bord d'une rivière. Il y est précisé qu'elle a été prise dans le village de Pont-de-Ruan traversé par l'Indre. Sur le moment tous ces détails m'ont échappé. De même que m'avait échappé qu'il s'agissait de la localité célébrée par « Le lys dans la vallée », un roman d'Honoré de Balzac.

Dans le petit texte qu'elle a écrit au verso de la carte, elle manifeste l'affection qu'elle a pour moi, son souci de pédagogue et son respect pour ma famille qu'elle me charge de saluer comme s'il s'agissait de connaissances ou d'amis. Durant l'année j'avais appris à l'aimer pour tout ce qu'elle m'apportait de plaisir, de satisfaction et de réconfort. Sa missive était la preuve de la réciprocité. Un tendre lien d'estime s'était noué entre nous.

Elle m'en a donné confirmation plus de dix ans après. Peu de temps avant l'indépendance, alors que j'étais élève fonctionnaire à l'Ecole Normale d'institutrices d'El-Biar, elle m'a rendu visite. Elle m'a offert un ballotin de pruneaux fourrés à la pâte d'amandes. Elle était retraitée. Elle repartait vivre définitivement en Indre et Loire, à Pont-de-Ruan son pays natal, où je lui souhaitais de couler des jours tranquilles dans la douceur angevine.

Malika AMZERT(Janvier 2020)